Louis-Jacques Dorais

Anthropologue, professeur-chercheur au département d'anthropologie,
Université Laval

(1979)

“L’anthropologie du langage”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Louis-Jacques Dorais
Anthropologue, professeur au département d'anthropologie, Université Laval

"L'anthropologie du langage."

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 7, pp. 91 à 117. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

[Autorisation formelle de diffuser ce texte accordée, le 16 septembre 2005, par l'auteur, et le 21 septembre 2005 par l'éditeur, Les Éditions du Renouveau pédagogique.]

Courriels :

M. Louis-Jacques Dorais : Louis-Jacques.Dorais@ant.ulaval.ca

Mme Chantal Bordeleau, représentante de l'éditeur,
[Les Éditions du Renouveau pédagogique](http://www.leseditionsdurenouveau.ca) à Montréal :

chantal.bordeleau@erpi.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 12 novembre 2005 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec.

Louis-Jacques DORAIS
Anthropologue, professeur au département d’anthropologie,
Université Laval

“ L’anthropologie du langage”

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 7, pp. 91 à 117. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

Merci aux Éditions du Renouveau pédagogique [[ERP](#)] de nous avoir permis de diffuser cet article de M. Dorais.

Table des matières

1. [Langue et société](#)
2. [Analyse linguistique](#)
  - A. [La diversité des langues](#)
  - B. [La phonologie](#)
  - C. [La grammaire](#)
  - D. [La sémantique](#)
3. [Linguistique et anthropologie](#)
  - A. [La dualité signifiant/signifié](#)
  - B. [Jakobson et le langage des bébés](#)
  - C. [Lévi-Strauss et le structuralisme](#)
  - D. [Sapir et Whorf : La langue détermine la pensée](#)
4. [Anthropologie linguistique](#)
  - A. [La langue dans la société : sociolinguistique](#)
  - B. [La langue dans la culture : Ethnolinguistique](#)
  - C. [Les catégories de la connaissance : Ethnosémantique](#)
  - D. [Qu'est-ce que la langue ?](#)

[Annexe](#)

[Bibliographie](#)

Liste des figures

- [Figure 7.1](#) Carte linguistique du Québec et du Canada oriental (en 1970).
[Figure 7.2](#) Arbre généalogique du parler québécois.
[Figure 7.3](#) Le triangle d'Ogden et Richards.
[Figure 7.4](#) La notion de signe.
[Figure 7.5](#) « Dans nos grandes villes, plusieurs communautés linguistiques coexistent souvent sur le même territoire ». (Photo Louis
[Figure 7.6](#) Représentation schématique des rapports entre la réalité, la perception qu'en a l'esprit humain et la langue
- [Tableau 7.1](#) Taxonomie des couleurs en français québécois

Louis-Jacques Dorais
Université Laval

“L’anthropologie du langage”.

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé : *Perspectives anthropologiques*. Un collectif d'anthropologues québécois, chapitre 2, pp. 91-117. Montréal : Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

1. Langue et société

[Retour à la table des matières](#)

Depuis que l'humanité a élaboré l'ensemble de techniques, de rapports sociaux et de croyances qui forment la société, il lui a fallu concevoir à l'intention de ses descendants un instrument pour la transmission des connaissances ainsi acquises. Cet instrument, c'est le langage ¹. Le développement des techniques et les progrès de la pensée ont pour condition préalable l'existence du langage, lequel fournit à l'homme un moyen de réfléchir sur son milieu, d'analyser de façon cohérente les sensations qu'il éprouve et de léguer à la postérité les fruits de son expérience.

Langue et société sont donc intimement liées. L'homme ne peut mener de vie sociale normale s'il ne possède un moyen de communiquer avec les autres. Réciproquement, le langage n'existerait pas s'il

---

¹ Nous faisons abstraction du fait que les sociétés animales semblent, elles aussi, posséder un langage qui leur est propre.

n'était pas partagé par un groupe d'individus ayant des expériences à se communiquer. C'est pourquoi son étude, du moins sous certains aspects, fait partie du champ de l'anthropologie. Pour comprendre véritablement comment les hommes organisent leur vie économique, politique ou religieuse, il faut connaître la façon dont ils réfléchissent sur ces différents domaines et la manière dont ils transmettent leurs réflexions aux personnes de leur entourage. L'anthropologie du langage essaie de saisir la nature exacte des rapports existant entre langue et société.

On doit cependant tenir compte du fait que la langue est un instrument complexe. Elle consiste en un système de sons articulés (bruits produits par la bouche, le nez et la gorge) jouant un rôle symbolique et exprimant un certain nombre de concepts, de notions et d'images tirés de l'expérience humaine. L'étude des rapports entre la langue et la société présuppose donc la connaissance du mode d'organisation du système linguistique. Dans la première partie de ce chapitre, nous tenterons d'expliquer aux lecteurs les règles auxquelles obéit une langue, tant sur le plan de la prononciation que sur celui de la grammaire ou de la signification. En seconde partie, nous aborderons le problème des relations de la langue avec divers aspects du système social : Comment la linguistique peut-elle nous aider à mieux saisir l'anthropologie ?

Où se situe la langue par rapport à la société et à la culture ? Enfin, comment l'anthropologue explique-t-il l'interaction entre le système linguistique et le système social ?

2. Analyse linguistique

A. La diversité des langues

[Retour à la table des matières](#)

La plupart des gens possèdent des notions assez confuses en ce qui concerne le langage et sa diversité et très peu d'entre eux sont en mesure d'évaluer avec précision le nombre de langues parlées dans le monde à l'heure actuelle. Y en a-t-il 100, 200, 1000 ? En fait, on estime à plus de 3 000 le nombre de langues vivantes (ce qui exclut les milliers de langages disparus). Le nombre d'usagers de chacune de ces langues varie de 1 personne (ona, langue indienne d'Amérique du Sud en voie d'extinction) à 800 millions (chinois) ². On compte en particulier environ 75 millions de francophones.

De même, un examen plus approfondi des langues parlées dans le monde oblige à réviser certaines idées préconçues. Ainsi, on a tendance à considérer le français comme la seule langue parlée en France. Or, cette conception ne correspond pas complètement à la réalité puisque, à l'intérieur des limites du territoire français, on n'utilise pas moins de neuf langues, chacune d'elles pouvant prendre plusieurs formes. Quelles sont ces langues ? En plus du français qui, à l'origine, se limitait à la moitié nord du pays, on y trouve l'occitan, le catalan, le basque, le breton, le franco-provençal, le flamand, le corse (dialecte italien) et l'alsacien (dialecte allemand). Évidemment, le français, langue officielle du pays, prédomine et tend à éliminer les autres langues, car pour des raisons historiques, ce parier (un parmi d'autres) a été imposé à l'ensemble du territoire. Il n'en reste pas moins que la France est loin d'être linguistiquement homogène.

---

² Le chinois se divisait traditionnellement en plusieurs dialectes, souvent incompréhensibles les uns aux autres. Ces dialectes sont cependant en voie d'unification, grâce aux efforts du gouvernement de la république populaire de Chine.

Peut-on observer au Québec la même diversité linguistique ? Mais oui : au moins huit langues autochtones sont parlées sur le territoire québécois (voir Figure 15.1), de même que deux langues européennes (le français et l'anglais). Qui plus est, chacune de ces langues, dont le français (voir Figure 7.1), se subdivise en plusieurs variantes. Ces deux exemples (parmi une infinité d'autres) démontrent l'ampleur du phénomène de la diversité linguistique. En fait, il n'existe aucun pays qui soit homogène au point de vue linguistique.

Ceci nous amène à donner quelques définitions afin de mieux situer le lecteur. La notion de base utilisée en géographie linguistique (ou étude de la répartition des langues) est celle de communauté linguistique. Toute entité sociale (groupe, tribu, village, etc.) partageant une même façon de communiquer constitue une *communauté linguistique*. Ainsi, les Québécois appartiennent à une même communauté, dont les Français ne font pas partie, car leur langage diffère quelque peu du nôtre.

On désigne sous le terme de *dialecte* cette façon de s'exprimer, commune aux membres d'une même communauté linguistique. On lui attribue souvent, à mauvais escient, un sens péjoratif, qualifiant une espèce de langue inférieure, sans écriture ou sans grammaire ; or, comme on le verra plus loin, tout langage a une grammaire. Le dialecte est une façon de parler utilisée dans une région donnée, généralement bien délimitée. Certains de ces dialectes sont mutuellement intelligibles, c'est-à-dire que les gens qui les parlent peuvent se comprendre entre eux. Par exemple, le parler québécois (dialecte franco-canadien) peut être assez bien compris de l'individu qui utilise l'acadien ou l'un des dialectes de France, parce que toutes ces façons de s'exprimer appartiennent à une même langue, le français. En géographie linguistique, on définira donc la *langue* comme un ensemble de dialectes mutuellement intelligibles. Ainsi, la langue française est composée de la somme des dialectes utilisés en France, en Belgique wallonne, en Suisse romande, au Canada français, en Haïti et en Louisiane. Ce sont tous ces dialectes, mutuellement intelligibles, qui constituent le français.

Figure 7.1
Carte linguistique du Québec et du Canada oriental (en 1970).

- A: parler laurentien occidental
(dialecte franco-canadien)
- B: parler laurentien oriental
(dialecte franco-canadien)
- C: dialecte acadien

- frontière linguistique
- ..... frontière de dialecte ou de parler
- - - - - frontière politique

Pour des raisons économiques, politiques ou idéologiques, certains dialectes sont imposés par les gouvernements à l'ensemble de la population. Ils prennent alors le statut de langue nationale. En France, par exemple, dès la fin du Moyen-Âge, le dialecte de l'Île-de-France (région autour de Paris) a été peu à peu reconnu comme la langue de l'administration, puis de l'enseignement ; il s'est imposé aux dépens d'autres langues (le breton, l'occitan, le basque, etc.) ou d'autres dialectes français (le normand, le picard, le lorrain, etc.). Promu au rang de langue nationale, ce dialecte est devenu ce qu'on appelle aujourd'hui le « bon français » ou le « français international ».

Enfin, les dialectes se subdivisent eux-mêmes en *parlers*, façons de s'exprimer propres à une région ou à une localité. Ainsi, le dialecte franco-canadien comprend trois parlers : le québécois (ou laurentien), le franco-américain (francophones de la Nouvelle-Angleterre) et le canadien de l'Ouest (francophones des provinces des Prairies).

Cette diversité des langues a incité les linguistes à les classer. La *classification génétique* nous apparaît la typologie la plus intéressante : En comparant plusieurs langues, elle regroupe celles qui ont une origine commune. On sait, par exemple, que les langues romanes, dont le français, le castillan (espagnol), le portugais, l'italien, le roumain et quelques autres dérivent du latin, et que le latin a la même origine que les langues germaniques (l'anglais, l'allemand, etc.), slaves (le russe, le polonais, etc.) indiennes de l'Inde, etc. Ainsi, la majorité des langues parlées en Europe, en Iran et en Inde forment la famille indo-européenne (voir Figure 7.2). Cela revient à dire que tous les parlers appartenant à cette famille possèdent une origine commune, puisqu'ils dérivent d'une même langue qui était utilisée en Asie centrale il y a environ 10000 ans.

B. La phonologie

[Retour à la table des matières](#)

Malgré leur grande diversité, les langues parlées dans le monde sont néanmoins construites selon les mêmes principes. En premier lieu, ces langues reposent toutes sur l'émission de sons articulés. Un son articulé ou *phone*, c'est une vibration sonore produite par les organes phonateurs : les lèvres, la langue, le palais, le nez, le larynx (cordes vocales). On appelle *phonétique* l'étude de ces vibrations.

Figure 7.2
Arbre généalogique du parler québécois.

Il est possible de classer les sons articulés selon l'endroit de leur émission (c'est-à-dire selon la partie de la bouche ou de la gorge qui les produit). Ainsi, des consonnes sont dites : bilabiales (prononcées avec les lèvres), comme le p ou le b ; vélaires (produites à l'arrière du palais) comme le k ou le g ; dentales (formées à l'aide des dents)

comme le t ou le ci ; nasales (émises par le nez), comme le m ou le n. Le mode d'articulation a aussi une grande importance. Pour prononcer les consonnes occlusives (p, t, k), on ouvre brusquement la bouche ; dans le cas des consonnes fricatives (f, v), l'air produit une friction en sortant entre les lèvres ; quant aux voyelles, leur articulation dépend du degré d'ouverture de la bouche (celle-ci est fermée quand on prononce « ou » et ouverte quand on dit « à »).

En fait, trois facteurs contribuent à classer les consonnes : l'endroit de leur émission, leur mode d'articulation et leur propriété (on les qualifie de sonores ou de sourdes selon qu'elles font ou ne font pas vibrer les cordes vocales). Par exemple, les consonnes p, b, k et v possèdent les caractéristiques suivantes

p : bilabiale, occlusive, sourde ;
 b : bilabiale, occlusive, sonore ;
 k : vélaire, occlusive, sourde ;
 v : bilabiale, fricative, sonore.

Il est bien entendu que la phonétique (comme le fait la linguistique en général) s'intéresse à la langue parlée. Quand on mentionne la vélaire occlusive sourde k, on fait référence à une unité sonore (l'unité sonore minimale est appelée phone) et non à une lettre de l'alphabet écrit.

D'autres facteurs peuvent intervenir dans la définition d'un phone : le ton et la longueur. Lorsqu'on dit : « Tu viens », on énonce une affirmation. Par contre, si on demande à quelqu'un : « Tu viens ? », en élevant la voix sur la dernière syllabe, on formule une question. Seul le ton de la voix permet de distinguer entre les deux sens (affirmatif ou interrogatif) de la phrase. Dans certaines langues (le chinois et le vietnamien, par exemple), un même mot peut prendre des sens différents selon le ton sur lequel on le prononce. En ce qui concerne la longueur du phone, on remarquera, en comparant les deux termes suivants : « tête » et « tête », qu'on les prononce de la même manière, à ceci près que pour le second, on appuie plus longuement sur le phone « ê ».

Les bébés sont capables d'apprendre n'importe quelle langue ; un petit Africain élevé au Québec parlera le français de la même façon qu'un Québécois autochtone. Comment se fait-il alors que, quand on apprend une langue étrangère, on ait du mal à acquérir une bonne prononciation ? C'est que, parmi tous les phones qui peuvent être produits par une bouche humaine (plus d'une centaine), chaque langue en sélectionne un certain nombre et délaisse les autres. Ainsi, l'enfant qui apprend à parler sa langue maternelle s'habitue à toujours articuler les mêmes sons. Après quelques années, il n'est plus capable de prononcer n'importe quoi. En anglais, par exemple, on trouve des phones qui n'existent pas dans notre langue : th, comme dans « this » ; h, comme dans « house » (en français, on utilise la lettre h dans l'écriture, mais on ne doit jamais la prononcer), etc. Pourquoi certaines personnes ont-elles tellement de difficulté à prononcer le r anglais ? Parce que ce phone diffère complètement du r français (même si on utilise la même lettre pour les transcrire).

Les phones sélectionnés par une langue y jouent un rôle essentiel. A cause de leur nombre limité, ils peuvent être facilement reconnus par ceux qui parlent cette langue, ce qui leur donne la possibilité de construire des mots qui ont un sens. Ces unités fonctionnelles minimales de prononciation s'appellent *phonèmes*. Le *phone* est un son articulé et rien de plus, tandis qu'on désigne sous le nom de *phonème* tout phone qui exerce une fonction dans une langue donnée. Par exemple, les sons p, b, l, ri, a, i sont des phonèmes français, car on les utilise pour construire des mots dans cette langue : banane (la lettre e ne se prononce pas) ; il pila ; etc. Les phones th et h, par contre, ne sont pas considérés en français comme des phonèmes (ils le sont en anglais), car ils n'y jouent aucun rôle fonctionnel.

Pour que les usagers de la langue puissent le distinguer des autres, chaque phonème doit s'opposer par au moins un trait caractéristique à chacun des autres phonèmes de la même langue. En français, par exemple, le phonème p, qui est une bilabiale occlusive sourde, s'oppose à b (bilabiale occlusive sonore), à t (dentale occlusive sourde) et à f (bilabiale fricative sourde).

Les phonèmes d'une langue forment donc un système dans lequel chaque élément s'oppose à tous les autres. On appelle ce système le

système phonologique, et son étude la *phonologie*. Tous ceux qui parlent une même langue possèdent inconsciemment le système phonologique de cette langue. Peu de francophones savent que le français compte 36 phonèmes (voir tableau en annexe à cet article), même s'ils les utilisent tous les jours. Le système phonologique constitue une abstraction. Le phonème se caractérise par la position qu'il occupe dans la structure des sons de la langue et non par la façon dont on le prononce dans la réalité. En effet, on peut prononcer (produire) les phonèmes de différentes façons, selon l'âge, le sexe, le lieu d'origine ou le milieu social de celui qui parle. Et pourtant, malgré les prononciations différentes, on reconnaît quand même ces phonèmes. Par exemple, le Français qui dit « une petite fille », en s'efforçant d'articuler chaque syllabe, comprendra le Québécois qui dira quelque chose comme : « eun' p'tsète feille ». Tous deux se réfèrent inconsciemment au même système, où le phonème représenté par la lettre u peut se prononcer « ü » (la bouche en rond) ou « eu ».

On appelle *allophone* la prononciation quelconque d'un phonème donné. Tant qu'un allophone n'empiète pas sur les réalisations d'un autre phonème, on comprend facilement à quel élément du système il se réfère. Pour reconstituer le système phonologique d'une langue, il faut donc opposer deux à deux les mots qui nous semblent différer par un seul phonème. Si les éléments de ces groupes, qu'on appelle *paires phonologiques minimales*, ont un sens différent l'un de l'autre, on est en face de deux phonèmes distincts. Voici quelques exemples, en français, de paires phonologiques minimales : lu et nu ; main et pain ; pas (pa) et pot (po) ; manche et mange ; etc.

C. La grammaire

[Retour à la table des matières](#)

On vient de voir que les phonèmes d'une langue se groupent pour former des unités qui ont une *signification* (mots). A un niveau supérieur, les mots s'assemblent à leur tour pour constituer des *ensembles signifiants* (phrases). Ces ensembles s'organisent selon des systèmes de lois bien précis, propres à chaque parler. Ce sont ces systèmes qui

constituent la grammaire d'une langue. On voit donc qu'il est inexact de dire, comme on l'entend parfois, que telle ou telle langue n'a pas de grammaire. Une langue sans grammaire, sans lois de fonctionnement, ne pourrait jouer son rôle d'instrument de communication.

L'étude des systèmes grammaticaux comprend traditionnellement deux branches. la morphologie et la syntaxe. La première s'intéresse aux formes grammaticales, aux types d'unités linguistiques utilisées dans la communication. L'autre étudie l'agencement (la position) de ces unités au sein de la phrase. En fait, à l'heure actuelle, on parle plutôt de morpho-syntaxe, car si la distinction entre la forme et la position des mots a de l'importance dans certaines langues, comme le français, elle est peu pertinente dans beaucoup d'autres langues.

Les unités significatives minimales (indécomposables en autre chose qu'en phonèmes) s'appellent *monèmes*. Nous adoptons ici la terminologie du linguiste français André Martinet (Martinet 1967), laquelle est assez généralement acceptée. Il y a deux sortes de monèmes : les lexèmes, qui figurent dans le dictionnaire (ils désignent une substance ou expriment un procès) et les morphèmes, qui apparaissent dans la grammaire (ils expriment généralement une fonction).

On appelle *syntagme* toute combinaison de monèmes. Par exemple, le syntagme « les maisons » comprend deux monèmes. Le morphème « les » exprime la pluralité définie : il nous révèle qu'il y a plusieurs maisons (sinon, on dirait « la maison ») et qu'il ne s'agit pas de n'importe lesquelles, mais de celles-ci, qui sont bien définies. Le lexème « maisons », par contre, désigne un objet d'assez grandes dimensions à l'intérieur duquel on habite. Il faut noter ici que, comme la linguistique s'intéresse à la langue parlée, quand on analyse le lexème « maisons », on ne doit pas tenir compte du fait que celui-ci s'écrit avec un « s » au pluriel. En effet, comme ce « s » ne se prononce pas, il ne peut jouer de rôle linguistique.

De même le syntagme « nous travaillons » comporte deux monèmes : un morphème discontinu « nous ... ons », qui exprime le mode indicatif présent à la première personne du pluriel et un lexème, « travaill- », qui signifie « exécuter un ouvrage ». Quant au syntagme « travaille ! », malgré son apparence, il comprend lui aussi deux mo-

nèmes : le lexème « travail- » et ce qu'on appelle un morphème zéro, c'est-à-dire une absence fonctionnelle de morphème. Le fait même de ne rien ajouter au lexème (le « e » final ne se prononce pas) nous apprend que le verbe « travaille ! » est à la deuxième personne du singulier de l'impératif présent (sinon, on ajouterait « -ons » : « travaillons ! », première personne du pluriel, ou « -ez » : « travaillez ! », deuxième, personne du pluriel).

Dans plusieurs langues, dont le français, la fonction des mots dans la phrase n'est pas indiquée seulement par leur forme, mais parfois aussi par leur position. Si nous disons, par exemple, « Pierre tue Paul », nous savons que Pierre est le sujet de l'action (c'est lui qui tue) et que Paul en est l'objet. Si nous intervertissons l'ordre des mots (« Paul tue Pierre »), Paul devient le sujet. Seule la position de ces termes nous permet de savoir qui accomplit l'action et qui la subit. Par contre, en langue inuit du Nouveau-Québec, l'ordre des mots n'a généralement aucune importance. C'est leur forme qui indique leur rôle dans la phrase. Pour reprendre l'exemple précédent, nous pouvons dire : « Piita tuqutsijuq Paulimik » (Pierre tue Paul) et « Pauli tuqutsijuq Piitamik » (Paul tue Pierre) aussi bien que « Paulimik tuqutsijuq Piita » ou « Piitamik tuqutsijuq Pauli ». Le fait d'ajouter le morphème « -milk » aux lexèmes « Piita » (Pierre) ou « Pauli » (Paul) indique que ces mots sont les objets de l'action (complément directs du verbe) ; leur position dans la phrase n'a donc aucune importance.

On appelle *analyse morphologique* la séparation d'un syntagme en ses monèmes (morphèmes ou lexèmes) constituants. Selon les modèles de combinaisons de monèmes observés, on peut regrouper les langues en quatre types principaux : langues isolantes, analytiques, flexionnelles et agglutinantes. Pour illustrer chacun des types énumérés, nous allons traduire dans une langue de chaque type le concept suivant : « moi, dans le futur, manger viande ».

En vietnamien, langue isolante, on aurait :

tôi	sê	an	thit
moi	futur	manger	viande

En français, langue analytique, on aurait :

je	mang/erai	de la viande
moi	manger/futur	viande (indéfinie)

Dans ces deux langues, la place du complément dans la phrase (à la suite du verbe) révèle sa fonction. En latin, par contre, langue flexionnelle, la position des mots n'a pas d'importance grammaticale :

carn/em	comed/ero
viande/compl. direct	manger/futur, moi

Enfin, en inuit, langue agglutinante, le concept pourrait être exprimé par un seul mot :

niqi/tu/laaq/tunga
viande/m./fut./moi

Malgré leur diversité morphologique, toutes les langues possèdent nécessairement au moins deux types de syntagmes : des syntagmes verbaux (verbes) et des syntagmes nominaux (noms). Dans toutes les langues, on trouve des verbes qui expriment un procès (action ou situation) en cours et des noms qui désignent les choses ou les personnes agissant sur le procès ou le subissant. Les autres catégories grammaticales, comme l'adjectif, l'adverbe, le pronom, etc., varient considérablement d'une langue à l'autre.

D. La sémantique

[Retour à la table des matières](#)

La phonologie et la grammaire étudient le mode de formation des mots et des phrases. La sémantique, de son côté, porte attention au *sens* même de la langue ; elle s'intéresse à la façon dont les significations se structurent. Il s'agit de la branche la moins formalisée de la linguistique, car s'il est relativement facile de comprendre comment

les phonèmes ou les monèmes s'organisent en systèmes, il est beaucoup plus difficile d'analyser le sens de ces unités. C'est pourquoi la sémantique s'intéresse surtout à l'étude du vocabulaire (lexicologie). Les mots du dictionnaire semblent refléter la réalité exprimée de façon beaucoup plus directe que ne le font les morphèmes grammaticaux. Cependant, plusieurs personnes croient que le vocabulaire est très peu structuré, les mots leur paraissant n'être que des étiquettes appliquées à des choses, sans système défini.

En fait, la relation entre vocabulaire et réalité désignée s'avère plus complexe. Les signes sonores (mots) ne symbolisent pas des situations ou des objets réels mais le concept qu'on a, l'idée qu'on se fait de ces objets ou situations. Le vocabulaire traduit donc au niveau linguistique des notions, plutôt que la réalité brute. On peut symboliser cela par un triangle (appelé triangle d'Ogden et Richards), où la relation entre la chose nommée et le mot qui la désigne s'effectue par l'intermédiaire du concept (voir Figure 7.3).

Figure 7.3

Le triangle d'Ogden et Richards.

Par exemple, le terme « chaise » exprime une idée, le concept d'un objet servant à s'asseoir et non pas l'objet matériel lui-même (puisque n'importe quelle chaise, indépendamment de sa taille ou de sa couleur, reçoit le même nom). Il n'y a pas de lien nécessaire entre la chose et le mot. On pourrait aussi bien ne pas avoir créé de mot pour désigner une « chaise » si, en français, ce concept n'était pas assez bien défini ou pas assez important pour être nommé.

Les mots d'une langue forment un système et ce dernier s'organise au niveau des concepts désignés. Certains concepts sont liés entre eux, l'un rappelant l'autre. Par exemple, des mots comme maison, femme, voyage ou argent évoquent toutes sortes d'images. Notre pensée les

relie à une série de notions qui, elles aussi, peuvent se traduire en mots. La sémantique essaie de retrouver ces regroupements de mots exprimant des concepts voisins, afin de classifier le vocabulaire d'une langue et d'introduire de l'ordre au sein du désordre apparent du dictionnaire. On appelle champs sémantiques les groupes de mots ainsi constitués.

Il existe deux façons de délimiter ces champs sémantiques. La première méthode consiste à regrouper, à l'aide d'un dictionnaire, tous les mots ayant un sens voisin. Il y a cependant là danger d'arbitraire, car le linguiste fait ses propres regroupements ; l'ordre qu'il introduit n'est donc pas objectif.

La seconde méthode, beaucoup plus intéressante, consiste à observer la réalité pour y déterminer des champs d'expérience, c'est-à-dire des circonstances où se déroule une action homogène ; par exemple, une partie de hockey, ou la préparation d'un repas. On fait ensuite la liste des mots désignant chacun des éléments (acteurs, actions, instruments, etc.) participant au déroulement de chaque type d'expérience. On obtient une classification sémantique plus objective que la première, car elle se base sur des ensembles ayant une fonction réelle. Quand on connaît les limites de chaque champ et qu'on sait quels mots y entrent ou n'y entrent pas, on peut diviser le lexique en grandes catégories et analyser les relations existant entre tous les éléments de ces catégories.

Pour effectuer ce genre d'analyse, il faut comparer des concepts voisins en vue de découvrir leurs traits pertinents, c'est-à-dire les caractéristiques qui différencient chaque concept des autres. Si, par exemple, on compare les notions de « chaise », de « sofa » et de « fauteuil », on constate que chacune d'elles regroupe trois traits pertinents principaux :

« chaise » : sert à une personne, pour s'asseoir, ne comporte pas de bras ;

« fauteuil » : sert à une personne, pour s'asseoir, comporte des bras ;

« sofa » : sert à plusieurs personnes, pour s'asseoir, comporte ou non des bras.

Ces traits pertinents, qui constituent les unités minimales de la signification, s'appellent *sèmes*. Un groupe de sèmes exprimé par un mot (« chaise », par exemple) est désigné sous le nom de *sémème*. Enfin, l'intersection de plusieurs sèmes (« pour s'asseoir » par exemple, qui apparaît dans trois *sémèmes*) s'appelle *archisémème*. En analysant de cette façon tous les mots appartenant à tous les champs sémantiques d'une même langue, on pourrait théoriquement atteindre un degré de formalisation aussi élevé que celui de la phonologie ou de la grammaire. On connaîtrait ainsi la structure de la signification, connaissance qui constitue l'objectif premier de la sémantique.

Une autre approche permet de comprendre comment se forment les sens des mots : c'est l'étude des *néologismes*. Quand une société entre en contact avec d'autres groupes, elle leur emprunte souvent un certain nombre de techniques, d'objets ou de concepts nouveaux qu'il lui faut nommer. La langue parlée par les membres de cette société doit donc trouver des mots pour désigner ces notions étrangères. Où prend-on ces mots ? Voilà une belle occasion d'observer directement un processus sémantique.

Pour toutes les langues du monde, il existe trois modes principaux de désignation des réalités nouvelles : la lexicalisation (formation d'un mot à partir d'éléments déjà existants dans la langue), le changement sémantique (sens nouveau donné à un mot ancien) et l'emprunt à une autre langue. En français, on désigne les concepts nouveaux surtout au moyen d'emprunts quoique, au Québec (contrairement à ce que fait la France), on utilise beaucoup la lexicalisation. Le mot « oléoduc », par exemple, est une *lexie* (terme formé par lexicalisation), car il a été construit à partir d'éléments linguistiques existant déjà en français (le préfixe *oléo-* signifie « huile » et le suffixe *-duc* exprime l'action de conduire ou de guider). Le terme « pipe-line » (utilisé en France à la place de « oléoduc ») est un emprunt à l'anglais. Prenons un autre exemple. En langue inuit du Nouveau-Québec, 76% des mots désignant des réalités nouvelles ont été formés par lexicalisation, 18% proviennent d'un changement de sens et 6% seulement ont été empruntés (à l'anglais surtout).

Au Québec, le contact linguistique nous incite à utiliser en français certains mots dont la forme se rapproche de celle de mots anglais, mais dont le sens premier en diffère (c'est ce qu'on appelle des « faux amis »). Par exemple, le mot anglais « car » (automobile) est devenu « char » en français québécois, alors que le terme « engine » (locomotive) a été traduit par « engin ». De même, l'expression anglaise « it is exciting » (c'est passionnant) est devenue au Québec : « c'est excitant », formule qui, en France, aurait une connotation nettement sexuelle. Il arrive enfin qu'on traduise littéralement certaines expressions anglaises. C'est ainsi que « to fall in love » devient « tomber en amour » et que « boy friend » est traduit par « ami de garçon ».

3. Linguistique et anthropologie

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir vu dans les grandes lignes en quoi consiste l'analyse du langage, nous allons maintenant aborder l'étude des rapports entre l'anthropologie et la linguistique. Ces rapports comportent deux dimensions. En premier lieu, la théorie linguistique a influencé la théorie anthropologique. Les pages qui suivent traitent brièvement de certains traits marquants de cette influence. En second lieu, ces deux disciplines possèdent certains domaines de recherche communs, qui touchent l'étude de l'interaction entre la langue et la société. Nous les décrirons dans la troisième partie de ce chapitre.

A. La dualité signifiant/signifié

Ferdinand de Saussure (1857-1913) figure sans contredit parmi les grands noms de la linguistique moderne. Dans son « Cours de linguistique générale » (Saussure 1962), il a émis pour la première fois quelques idées essentielles à la compréhension de la langue et, partant, des rapports qui existent entre langage et société.

De Saussure a défini le signe linguistique comme l'union d'un concept et d'une image acoustique. Tout signe constitue en effet une entité double, comportant deux aspects inséparables (comme les deux faces d'une feuille de papier) : un concept (qu'on appellera signifié), c'est-à-dire l'idée qu'on se fait d'un aspect quelconque de la réalité et une image acoustique (qu'on appellera signifiant), c'est-à-dire l'empreinte psychique d'un son. Pour qu'il y ait signe linguistique, ces deux éléments sont nécessaires, car on ne peut concevoir l'existence d'une idée qui ne serait pas exprimée ou d'une forme linguistique qui ait du sens sans contenu signifié. Cette notion de signe peut être symbolisée par l'équation de la figure 7.4.

Figure 7.4
La notion de signe.

Le signe est arbitraire. Il n'y a pas de relation contraignante, par exemple, entre le concept « lieu à l'intérieur duquel on habite » et l'image acoustique « maison ». Le « lieu à l'intérieur duquel on habite » aurait aussi bien pu s'appeler « chaudron » ou « Joséphine » que « maison », cela n'aurait rien changé. Toutefois, dès qu'un signe est adopté par une langue, l'utilisation de ce signe devient obligatoire pour les usagers de cette langue. S'ils veulent être compris, ils doivent utiliser ce signe-là et non pas n'importe quel autre.

De ce principe d'arbitraire découle le fait que le signe linguistique n'a pas de valeur en soi ; son importance vient de ce qu'il n'est pas utilisé pour désigner autre chose. Si, quand j'utilise le mot « maison », les francophones comprennent que je veux parler d'un « lieu à l'inté-

rieur duquel on habite », c'est parce que je n'emploie pas les termes « automobile » ou « magasin » ou n'importe quel autre terme, mais bien le mot « maison ». La valeur du signe découle de sa place dans un ensemble structuré.

B. Jakobson et le langage des bébés ³

[Retour à la table des matières](#)

Dans le domaine de la phonologie, Roman Jakobson (né en 1896, il est un des maîtres de la linguistique structurale) a repris et précisé les notions de structure et de valeur. C'est lui qui a mis en lumière le concept de trait distinctif, terme d'une alternative ayant une valeur différentielle. Chaque phonème doit s'opposer par au moins un trait à chacun des autres phonèmes de la langue. En français, par exemple, les mots nain et daim ou main et bain diffèrent en ce que leur premier phonème possède ou non le trait distinctif « nasalisé » :

nain/daim = main/bain = nasalisé/non nasalisé

Par contre, bain et pain s'opposent parce que le premier phonème de l'un est sonore alors que celui de l'autre est sourd. En fait, quand il entend une phrase quelconque, l'auditeur doit constamment effectuer un choix inconscient entre les deux termes de divers types d'oppositions.

L'ensemble des traits distinctifs et de leurs combinaisons en phonèmes ainsi que les règles d'enchaînement de ces phonèmes forment un code auquel se réfère tout locuteur (utilisateur) d'une langue. Les éléments de ce code composent une structure qui organise la communication orale. C'est parce que le code est commun à tous les membres d'une communauté linguistique donnée qu'il leur est possible de communiquer entre eux.

---

³ Nous remercions les éditions Mc Graw-Hill Ryerson Ltd (Toronto) d'avoir autorisé la reproduction de cette section déjà publiée dans « Language and Society », in *Challenging anthropology* (édité par G. Smith et D. Turner).

Le système de la langue s'acquiert durant l'enfance, à l'intérieur du groupe où l'on vit. Passé un certain âge, cette acquisition devient cependant impossible, car l'apprentissage de la langue est nécessaire au développement de l'intelligence (les « enfants-loups » qui ont grandi hors de toute société humaine ne peuvent apprendre à parler quand ils retournent parmi les humains).

L'acquisition par l'enfant d'un code phonologique se fait dans un certain ordre. Il est d'abord capable de distinguer les phones les plus proches des mouvements instinctifs de la bouche, puis de les effectuer. Et ceci est vrai pour tout le monde. C'est pourquoi, dans presque toutes les langues connues, les premiers mots prononcés par les bébés sont à peu près les mêmes. Dans une première étape, l'enfant peut opposer, les consonnes nasales (m, n) aux occlusives bilabiales (p, b) et dentales (t, ci). Il utilise alors uniquement la voyelle « a ». C'est ainsi que le petit francophone dira « papa, mama(n), tata », le petit Vietnamien : « mama », le petit anglophone : « dad, mom » et le petit Inuk : « anaana (maman), ataata (papa), amaama (le sein), apaapa (le manger) ». Un peu plus tard, le bébé distingue une consonne de plus : l'occlusive vélaire k (ou g). Il reconnaît alors trois voyelles. le a, le i et le u (ou). A partir de cette période, le bébé francophone dira « pipi, caca », le Vietnamien : « ti » (le sein) et le petit Inuk : « ukuuku » (n'importe quel petit objet).

C. Lévi-Strauss et le structuralisme

[Retour à la table des matières](#)

Cette approche de la phonologie a beaucoup influencé l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss et, après lui, toute l'école structuraliste. Lévi-Strauss (1958a), voit une analogie entre la notion de structure telle que définie par les linguistes (entre autres, par Jakobson) et les modèles anthropologiques. Chaque terme parental, chaque unité narrative d'un mythe joue le rôle d'élément au sein d'un code structuré véhiculant un message (modalités de l'alliance, vision du monde, etc.). L'approche linguistique ne peut s'appliquer directement

à l'analyse des faits sociaux, mais, par analogie, on peut parler de structure dans les deux cas.

La méthode phonologique, par exemple, comporte quatre démarches fondamentales susceptibles d'inspirer les sciences humaines :

- elle permet de passer de l'étude des phénomènes conscients (phones) à celle de leur infrastructure inconsciente ;
- elle prend pour base de l'analyse les relations entre les termes (plutôt que les termes eux-mêmes) ;
- elle découvre les systèmes et met leurs structures en évidence ;
- elle permet de découvrir des lois générales, par induction ou déduction.

En procédant de façon analogique, on peut analyser certains phénomènes sociaux tels que la parenté, car :

- ce sont des éléments de signification, comme les phonèmes ;
- ils s'intègrent en systèmes inconscients ;
- ils résultent de lois générales, puisqu'on retrouve des phénomènes semblables dans des régions éloignées les unes des autres.

De la même façon, les mythes forment des structures. Les divers éléments d'un groupe de variantes d'un même mythe s'intègrent dans un système au sein duquel chaque élément s'oppose à tous les autres.

En fait, pour Lévi-Strauss, langue et phénomènes socio-culturels constituent deux modalités parallèles d'une même activité de base, celle de l'esprit humain. Il faut chercher des corrélations entre les expressions formalisées (organisées en systèmes) de la structure linguistique et de la structure sociale. Dans le système symbolique inuit par exemple, les éléments signifiants sont organisés en paires d'oppositions (homme/femme ; mer/terre ; etc.) ; par ailleurs, la structure de la langue favorise elle aussi l'expression de telles paires. La comparaison

des réalisations superficielles (attitudes culturelles, expressions courantes) de ces structures apparaît ainsi comme une entreprise futile. Il existe certaines corrélations entre la langue et la culture, c'est-à-dire entre certains de leurs aspects et à certains niveaux. Toutes deux procèdent cependant d'une même structure fondamentale, celle de l'esprit humain.

D. Sapir et Whorf : La langue détermine la pensée ⁴

[Retour à la table des matières](#)

En insistant sur l'aspect structural des corrélations entre la langue et la culture, Lévi-Strauss contredit (à bon droit, nous semble-t-il) une hypothèse émise au cours des années 30 par le linguiste américain Benjamin Lee Whorf.

On la connaît sous le nom d'hypothèse Sapir-Whorf, car elle doit beaucoup aux travaux d'un autre linguiste, Edward Sapir. Cette hypothèse s'exprime comme suit : le comportement culturel des membres d'une société est déterminé par la langue qu'ils parlent.

Pour Whorf surtout, les habitudes sociales des individus sont déterminées par la façon dont ils jugent et analysent les situations auxquelles ils sont confrontés. Or, cette analyse repose sur les catégories linguistiques car, quand on réfléchit à un problème quelconque, on fait appel à des phrases et à des mots d'une langue donnée. Ce sont donc la grammaire et le vocabulaire qui, en fin de compte, structurent la pensée et le comportement. Whorf donne l'exemple du hopi (langue amérindienne du sud-ouest des États-Unis), qui n'objective pas le temps. On n'y trouve donc pas, comme dans les langues européennes, de morphèmes exprimant le moment (passé, présent ou futur) où se déroule une action. Ce sont plutôt les noms de personnes ou d'objets qui changent de forme, selon qu'on conçoive leur signifié comme existant

---

⁴ Voir note précédente, note 3.

réellement ou étant en devenir. Contrairement aux langues européennes, qui parlent du temps comme d'un déroulement, le hopi semble y voir une série de modifications apportées à des objets ou à des situations immuables dans leur essence. Cette conception des choses influencerait le comportement hopi (tel qu'exprimé entre autres par les rituels religieux), qui se baserait sur la préparation de ce qui n'est pas encore actualisé. En Occident, par contre, la représentation d'un temps existant objectivement expliquerait l'importance qu'on attache à l'exactitude et à la ponctualité.

Ces interprétations, quoique séduisantes, apparaissent incomplètes, car elles n'expliquent pas l'origine du langage. Si, en effet, les catégories linguistiques déterminent le comportement, d'où viennent ces catégories ? Sur quoi se fondent-elles ? Ne serait-il pas plus logique de renverser l'hypothèse Sapir-Whorf et de considérer la langue comme l'expression de l'expérience socioculturelle d'un groupe humain ? En fait, les corrélations qu'établit Whorf entre catégories linguistiques et comportement demeurent à un niveau très superficiel (reproche qu'aurait pu lui faire Lévi-Strauss). La langue influence la pensée et la culture, mais non de façon primordiale. Il importe avant tout d'expliquer comment les structures linguistiques traduisent l'expérience socioculturelle.

4. Anthropologie linguistique

A. La langue dans la société : sociolinguistique

[Retour à la table des matières](#)

En ce qui concerne les phénomènes linguistiques, l'attention de l'anthropologue doit se porter plus particulièrement sur l'interaction existant entre la langue elle-même et le système socio-culturel dont elle fait partie. La sociolinguistique, qui étudie la langue en tant

qu'instrument d'intégration sociale, s'intéresse à un des aspects importants de cette interaction.

On l'a répété à plusieurs reprises, le langage sert de moyen de communication au sein d'un groupe donné (la communauté linguistique) et s'acquiert à l'intérieur de ce groupe ; il constitue donc un facteur essentiel de la socialisation des individus. C'est en bonne partie grâce à la langue apprise dans l'enfance que les individus nés dans une société donnée vont pouvoir s'intégrer au groupe et en devenir membres à part entière. Chaque langue permet à ses utilisateurs d'exprimer tout ce qui est nécessaire à leur vie sociale dans un milieu défini. Cependant, dans les sociétés complexes, les individus ne peuvent participer pleinement à tous les secteurs de cette vie de groupe. Selon leur sexe, leur âge, leur classe sociale ou leur spécialisation professionnelle, ils se familiariseront davantage avec certains types d'activités ou de connaissances qu'avec d'autres. Ainsi, chaque sous-groupe d'une même société élabore un vocabulaire et, parfois, une prononciation ou des règles de grammaire propres, qui ne sont pas partagés par tout le monde.

Dans certaines langues, par exemple, on note des différences selon le sexe dans la façon de s'exprimer. C'est le cas du japonais, où la prononciation féminine est beaucoup plus douce que la prononciation masculine. De même, au Québec, certains mots comme les sacres ou ce qu'on appelle les « gros mots » ne sont jamais utilisés par les femmes (quoique cela change chez les jeunes), alors que la plupart des hommes s'en servent assez librement ; il y a quelques années encore, on considérait qu'une fille qui utilisait le mot « câlce » avait reçu une mauvaise éducation ou avait des tendances garçonnières.

L'âge crée aussi des différences linguistiques. Les bébés possèdent un vocabulaire et une prononciation qui leur sont propres. Par exemple, les mots « wawal », « lolo » et « tata » appartiennent au lexique infantin. Lorsqu'un individu emploie une manière de parler autre que celle de son âge, il se fait rapidement remarquer. Ainsi, une personne de plus de quinze ans qui dirait « je vais voir mon papa et ma maman » au lieu de « je vais voir mes parents » serait qualifiée de retardée mentale, car dans notre société, l'usage des mots « papa » et

« maman » (sauf quand on s'adresse directement à ses parents) est réservé à ceux qui n'ont pas encore atteint l'adolescence.

La classe sociale peut aussi déterminer des manières différentes de s'exprimer. Ce n'est peut-être pas tellement vrai au Québec, où presque toutes les couches de la population parlent un français de type populaire, mais en France, on reconnaît facilement à leur accent le riche bourgeois ou l'ouvrier. De même, les divers corps de métiers ont élaboré leur propre vocabulaire professionnel. Par exemple, le vocabulaire du mécanicien concernant l'automobile dépasse largement celui d'un individu ordinaire. Il en est de même du médecin qui discutera de la maladie de son patient en termes incompréhensibles pour les non-initiés. En fait, tous les groupements sociaux (parentaux, religieux, politiques, etc.) ont tendance à utiliser une manière de s'exprimer qui leur est propre, un vocabulaire qui leur est particulier. Un militant syndical, par exemple, parlera de « l'exploitation des travailleurs » là où un ministre libéral se réjouira de « la liberté de l'entreprise privée ».

Parallèlement à cela, on distingue plusieurs *niveaux de langage*. Le niveau se définit comme une façon de parler qui dépeint un certain type de relation sociale (de supérieur à inférieur, d'égal à égal, etc.) ainsi que les sentiments qui accompagnent cette relation : respect, dédain, haine, etc. On peut ainsi, à l'instar des rois ou des princes, utiliser un langage majestueux et parler de soi à la première personne du pluriel. Notons que ce « nous » peut également s'employer par modestie : l'auteur d'un article ou d'un livre dira généralement « nous pensons que... » au lieu de « je pense que... ». D'autre part, selon le rang social d'une personne à qui on s'adresse (supérieur, égal ou inférieur), on tendra à choisir des termes plus ou moins empreints de respect. La grammaire contient parfois une règle à cet effet. En français, par exemple, on utilisera pour parler à quelqu'un « tu » ou « vous » selon le degré de familiarité des relations qu'on entretient avec lui. En anglais, par contre, le terme « you » (vous) s'applique à tout le monde. En italien, la langue reconnaît quatre degrés de familiarité. On emploiera « tu » pour les enfants, « voi » (vous) pour les proches parents et les amis, « il » pour les gens qu'on connaît peu et « lei » (« son âme ») pour ceux à qui on témoigne du respect. En vietnamien (comme dans beaucoup de langues asiatiques), il y a de multiples fa-

çons de s'adresser à quelqu'un. Le terme choisi différera selon l'âge, le sexe, le lien de parenté et la position sociale du locuteur et de celui à qui il s'adresse. On distingue encore des langages dédaigneux, affectueux, haineux, gentil, vulgaire, distingué, etc. Souvent aussi, le ton, le débit et le timbre de la voix expriment de façon plus ou moins formelle la relation sociale ou les sentiments qui unissent ou opposent deux personnes.

Le fait de posséder un langage commun confère aux membres d'une société ou d'un groupe un fort sentiment de solidarité. La langue constitue donc pour les ethnies, les classes ou les autres groupements un important facteur de cohésion sociale. Le français parlé au Québec permet, par exemple, aux Québécois de se distinguer à la fois des anglophones (qui représentent pour eux l'impérialisme économique et politique) et des Français de France (qui symbolisent pour eux l'impérialisme culturel). Le langage n'est cependant pas toujours nécessaire à la cohésion sociale. Ainsi, les Canadiens anglais se distinguent des Américains, même s'ils parlent la même langue qu'eux, de même que les Belges ou les Suisses francophones se considèrent différents des Français. On pourrait encore citer l'exemple des Juifs, qui gardent leur personnalité propre tout en adoptant, dans la plupart des cas, la langue du pays où ils habitent. Plus près de nous, les Hurons de Lorette, en banlieue de Québec, se considèrent toujours comme Indiens, même si leur langue ne diffère pas de celle des Québécois parmi lesquels ils vivent.

Malgré tout, la langue agit très souvent comme facteur de socialisation et de cohésion à l'intérieur du groupe. Face à l'extérieur, par contre, elle peut jouer un autre rôle, celui de classificateur social. Avec d'autres éléments de la culture (vêtement, possessions matérielles, etc.), elle sert souvent d'indice de l'appartenance ethnique ou de la classe sociale de celui qui la parle. L'accent et le vocabulaire d'un individu révèlent fréquemment son origine et sa situation. C'est ainsi qu'en entendant parler quelqu'un, on reconnaîtra facilement le groupe ethnique auquel il appartient : les Français résidant au Québec peuvent être identifiés dès qu'ils parlent (de même que les Québécois vivant en France). La langue révélera aussi la région d'origine (ville ou campagne) ainsi que la classe ou la caste sociale (la langue populaire s'oppose au « bon langage ») du locuteur. La façon de parler pourra même

donner des indications sur les opinions politiques, religieuses ou autres des individus. Cette appartenance ethnique, régionale ou sociale révélée par la langue entraîne évidemment la manifestation de sentiments et d'attitudes liés à la perception qu'on a de chacun de ces groupes. Si nous apprécions bien les Français et que l'un d'eux s'adresse à nous en disant : « Alors, le petit père, ça gaze ? », il est probable que notre réaction sera assez positive.

En fait, la langue elle-même est valorisée ou dévalorisée par ses usagers et par les autres. Une langue minoritaire est souvent objet de mépris et de ridicule ; elle peut par contre être valorisée de façon excessive, par nationalisme. Le joual, par exemple (qu'on pourrait définir comme une forme populaire de parler québécois à laquelle se mêlent des anglicismes) a été tour à tour méprisé (le Premier ministre Trudeau a dit que les Québécois parlaient un « français pouilleux ») et survalorisé (certains voudraient l'enseigner à l'école). En fait, c'est un outil de communication qui joue un rôle dans un milieu donné (celui des francophones québécois, surtout à Montréal), mais qui ne doit pas remplacer la connaissance du français international, car celui-ci nous permet d'être compris hors du Québec.

Les enfants d'un couple dit « mixte » au point de vue linguistique, c'est-à-dire nés de parents de langues maternelles différentes, utilisent généralement la langue la plus valorisée dans leur milieu. A Montréal, par exemple, la plupart des gens dont le père ou la mère est anglophone parlent l'anglais plutôt que le français. D'ailleurs, même si le couple est homogène, les enfants manifestent une préférence pour la langue majoritaire de leur milieu. Ainsi, les membres des groupes francophones de l'Ouest canadien ou des Maritimes parlent de moins en moins le français, même quand ils ne comptent aucun anglophone parmi leurs ancêtres. De même, dans le village de Fort George, à la Baie de James, les enfants nés de parents inuit ne parlent que le cri, car les Indiens se trouvent en forte majorité à cet endroit (1200 Cris pour 50 Inuit).

Figure 7.5

« Dans nos grandes villes, plusieurs communautés linguistiques coexistent souvent sur le même territoire ». (Photo Louis-J. Dorais)

Lorsque sur un territoire donné coexistent des communautés linguistiques différentes, la langue prédominante peut être, soit celle du groupe majoritaire, soit celle du groupe dominant. Ainsi, au Québec, même si les anglophones ne représentent que 20% de la population, leur langue a un rayonnement plus grand que ne le justifie leur importance numérique. En effet, les immigrants qui s'établissent au pays ont davantage tendance à apprendre l'anglais que le français, puisqu'ils ont tôt fait de constater que l'anglais constitue la langue du groupe qui domine la scène économique et politique.

Le contact linguistique, qu'il soit externe (géographique) ou interne (domination de type colonialiste) peut provoquer toute une gamme de résultats : les deux pôles extrêmes sont représentés par l'acculturation linguistique (adoption de concepts et de mots étrangers) et l'assimilation (la langue dominée disparaît au profit de l'autre), mais on peut également noter des situations intermédiaires telles que le bilinguisme

(obligation de parler les deux langues) et le syncrétisme (les langues dominante et dominée se fondent pour former un nouveau parler). Dans le cas de plusieurs groupes amérindiens, le contact avec les langues européennes a provoqué l'assimilation pure et simple (c'est ainsi qu'au Québec le français a complètement remplacé le huron et l'abénaquis). Dans d'autres populations, c'est le bilinguisme qui domine (une bonne partie des Iroquois du Québec parle à la fois le mohawk et l'anglais). Ailleurs, aux Antilles, par exemple, le français et les langues africaines (qui étaient parlées par les esclaves noirs) ont fusionné pour donner le créole. C'est un exemple frappant de syncrétisme. Notons pour terminer que les contacts linguistiques sont souvent réglementés par des lois (concernant la justice, l'enseignement, etc.) qui encouragent la domination d'une langue sur une autre. Au Canada anglais, le déclin du français est dû en grande partie au fait que, jusqu'à récemment, cette langue n'y jouissait d'aucun statut légal.

B. La langue dans la culture : Ethnolinguistique

[Retour à la table des matières](#)

La frontière entre la sociolinguistique (étude de la langue par rapport à la société) et l'ethnolinguistique (étude de la langue dans le contexte culturel) est assez arbitraire, comme l'est d'ailleurs la distinction entre les aspects sociaux et culturels d'une même structure. Cependant, certains domaines semblent se rattacher plutôt à la seconde discipline qu'à la première. Des institutions idéologiques comme la religion peuvent créer des types particuliers d'usage linguistique. Quand on s'adresse au monde surnaturel, on ne doit pas le faire avec des mots de tous les jours. D'où l'existence de langages sacrés, souvent fort éloignés du parler ordinaire de la société. En Occident, on a longtemps utilisé le latin dans les textes religieux de la liturgie catholique. Comme personne ne le parlait plus dans la vie courante, il se situait au-dessus de toutes les langues profanes. On retrouve le même phénomène dans les pays musulmans où le Coran et la plupart des prières sont toujours rédigés en arabe littéraire. Chez les Inuit, le cha-

man utilisait, pour communiquer avec les esprits, un langage spécial dans lequel chaque nom d'animal ou de chose était remplacé par un terme métaphorique décrivant de façon imagée la réalité désignée.

Les différentes cultures présentent aussi diverses formes d'expression linguistique. On aura ainsi des langages parlés, récités (poésie, mythe, conte, théâtre) ou chantés. La littérature orale comprend tout texte transmis de bouche à oreille ayant une fonction poétique et reflétant le système social, l'histoire, les valeurs et la vision du monde de ceux qui l'utilisent. La littérature orale peut servir à dénouer les tensions et les conflits. Chez les Inuit du Nouveau-Québec, par exemple, certains hommes se livraient autrefois à des duels de chant. Chaque fois qu'ils se rencontraient, ils chantaient tour à tour des chansons qu'ils avaient composées pour ridiculiser l'adversaire. Ils exprimaient ainsi de façon symbolique l'agressivité qu'ils pouvaient avoir les uns envers les autres.

Les mythes, contes et proverbes jouent aussi un rôle éducatif. Chez plusieurs peuples africains, ces textes oraux, transmis de génération en génération, sont récités aux jeunes gens avant leur initiation, afin de leur apprendre le comportement adulte. En Afrique, des professionnels de la littérature orale, les griots, ont pour mission de mémoriser et de réciter à certaines occasions des textes qu'ils ont appris de leurs prédécesseurs. Les connaissances ainsi transmises concernent parfois le langage lui-même. Chaque culture possède ses propres théories linguistiques. Ainsi, les Dogons, un peuple du Mali, en Afrique occidentale, croient que chaque genre de paroles (de haine, d'amour, etc.) se forme dans une partie différente du corps humain. Il existe aussi des mythes expliquant l'origine des langues, dont le plus célèbre est celui de la Tour de Babel (rapporté dans la Bible), qui raconte que, pour punir l'orgueil de l'humanité (qui voulait construire une tour atteignant le Ciel), Dieu fit parler aux hommes des langues différentes, afin qu'ils ne se comprennent plus. Dans beaucoup de mythes, les animaux peuvent converser avec les humains.

La parole peut être bonne ou mauvaise. Il est possible de l'utiliser pour jeter un sort (formules magiques, incantations) ou pour guérir. Dans plusieurs cultures, le mot est considéré comme l'équivalent de ce qu'il désigne. D'où l'importance du nom. Si j'insulte le nom de quel-

qu'un, je m'attaque à la personne elle-même. On ne peut donc pas dire n'importe quoi n'importe quand. Il existe des prescriptions et des tabous précisant ce qu'il faut dire et ne pas dire. Dans notre société, les tabous linguistiques sont chose courante : des mots comme « soutien-gorge » (au lieu de « soutien-seins ») et « parties honteuses » (au lieu de « d'organes génitaux ») ont été créés pour éviter l'emploi de termes considérés comme indécents. De même, on dira rarement de quelqu'un : « il est mort ». On préférera plutôt utiliser des expressions telles que : « il est décédé » ou « il mange les pissenlits par la racine ».

C. Les catégories de la connaissance : Ethnosémantique ⁵

[Retour à la table des matières](#)

Comme on l'a vu précédemment, la langue n'est pas constituée par une série d'étiquettes accolées aux choses ou aux concepts, mais elle exprime plutôt la façon dont les membres d'une société donnée comprennent le monde qui les entoure. Elle peut nous permettre de connaître les systèmes de vision du monde propres aux diverses sociétés. Cette connaissance forme l'objet de l'ethnosémantique ou anthropologie cognitive.

Le postulat de base de l'ethnosémantique, c'est que chaque peuple possède son propre système de perception et d'organisation des phénomènes matériels. L'esprit humain, constamment en activité, classe la réalité perçue par les sens afin de la transformer en modèles de comportement. Pour les ethnosémanticiens, l'ensemble des modèles cognitifs (servant à la connaissance) possédés par une société donnée constitue sa culture.

Pour dégager ces modèles cognitifs, il faut analyser le vocabulaire utilisé par les membres de la société concernée. Les phénomènes natu-

---

⁵ Voir note page 103.

rels perçus par les sens sont groupés en classes, en catégories hiérarchisées qui, pour la plupart, reçoivent un nom. La nature et l'organisation de ces classes varient d'une culture à l'autre. Le spectre lumineux, par exemple, est un continuum physique pouvant être divisé en catégories arbitraires (les couleurs). Pour les francophones du Québec, ces catégories, qui s'élèvent au nombre de onze, ont reçu les noms suivants : noir, blanc, rouge, vert, bleu, jaune, orange, brun, violet, gris, rose. Chez les Inuit du Nouveau-Québec, par contre, la langue ne distingue que sept couleurs : qirnitaq (noir), qakuqtaq (blanc), aupaqtuq (rouge, orange et rose), tungujuqtaq (vert et bleu), quqsutaq (jaune), kajuq (brun pâle, roux) et isuqtaq (gris).

Ces classes s'organisent le plus souvent en *taxinomies* (ou taxonomies), de façon à ce que les catégories les plus larges (génériques ou taxons) englobent les catégories les plus spécifiques (taxa). Les noms désignant chacune des classes sont appelés *lexèmes*. Pour reprendre l'exemple des noms de couleurs en français québécois, on a la taxinomie représentée dans le tableau 7.1 (où les catégories les plus spécifiques ne sont pas exhaustives) :

Tableau 7.1
Taxinomie des couleurs en français québécois

Couleur										
Rose	vieux rose		nanane		perle		sale		foncé	
Gris	mauve		violet		pâle		noisette		foncé	
Violet	orange foncé		orange		citron		beige		pâle	
Brun	ciel		marine		kaki		bouteille		pomme	
Orange	vin		pourpre		cerise		neige		jaïs	
Jaune	orange foncé		orange		citron		beige		pâle	
Bleu	mauve		violet		pâle		noisette		foncé	
Vert	orange foncé		orange		citron		beige		pâle	
Rouge	ciel		marine		kaki		bouteille		pomme	
Blanc	orange foncé		orange		citron		beige		pâle	
Noir	mauve		violet		pâle		noisette		foncé	
Taxons	orange foncé		orange		citron		beige		pâle	

Tous les éléments d'une même taxinomie doivent posséder au moins un trait commun. Ces traits de signification (qu'en sémantique on appelle « sèmes ») servent à définir chacune des classes de la taxinomie. Ainsi, la couleur appelée « bleu marine » regroupe deux traits principaux : elle appartient à la catégorie « bleu » et elle est foncée. On peut ainsi la distinguer du « bleu pâle » qui, tout en faisant partie de la même catégorie « bleu », possède le trait significatif « pâle ».

Pour les ethnosémanticiens, chaque culture comporte plusieurs domaines sémantiques organisés autour de nombreux traits de signification. Domaines et traits varient d'une culture à l'autre. Il s'agit pour le chercheur de découvrir l'ordre idéologique que les membres d'une société imposent au milieu dans lequel ils vivent. Quelle approche peut nous conduire à ce résultat ? Il faut poser aux informateurs des questions dans leur langue concernant le domaine étudié : Comment appelle-t-on ceci ? Cette chose et cette autre sont-elles désignées par le même nom ? Combien d'espèces y en a-t-il ? etc. C'est ce qu'on appelle l'élicitation contrôlée. Le dépouillement des réponses sur le terrain même permet de réorienter le questionnaire dans la bonne voie si cela s'avère nécessaire. On procède ensuite à l'analyse formelle du corpus, en retrouvant les traits sémantiques qui caractérisent ses éléments et les relations qui unissent ces traits. On obtient ainsi une image organisée du domaine culturel étudié.

D. Qu'est-ce que la langue ?

[Retour à la table des matières](#)

A travers l'analyse de la langue et l'étude des rapports entre le langage et la société, les pages précédentes nous ont amenés à nous poser une question fondamentale : quelles relations existent entre l'expérience socio-culturelle et la langue qui véhicule cette expérience ? On a vu que, pour Whorf, la langue détermine la pensée et, partant, le comportement. On a tenté de montrer les lacunes de cette conception, qui n'explique pas sur quoi repose le langage.

En fait, à la base de tout se trouve l'expérience socio-culturelle qui naît de la perception de moyens et de rapports de production (et des idéologies qu'ils déterminent) existant à l'intérieur d'un mode de production donné. Ces moyens et ces rapports, manifestés par des comportements sociaux, sont perçus par l'esprit humain qui s'en fait une représentation linguistique. Cette perception est structurée. En raison de la nature même du cerveau, l'esprit humain est en mesure d'organiser les sensations qu'il perçoit, selon de grands schèmes logiques (concepts d'inclusion, d'opposition, de causalité, etc.) communs à tous les hommes. On appelle ces schèmes des universaux.

Si la structure de la perception est universelle, il n'est pas de même de son contenu. Les réalités perçues diffèrent d'une société à l'autre. Il est donc normal que les représentations de ces réalités (qu'on appelle catégories sémantiques) puissent varier totalement d'un groupe à l'autre. C'est ce qui explique que chaque culture possède sa propre classification du monde où elle vit. Ces catégories sémantiques sont à leur tour traduites en catégories linguistiques (mots, formes grammaticales) afin que le cerveau puisse les saisir et les communiquer. Les catégories linguistiques forment un code obéissant à des contraintes (surtout étymologiques) différentes de celles qui influencent leur contenu sémantique. La figure 7.6 reprend ces notions et leurs relations sous forme schématique.

Figure 7.6
Représentation schématique des rapports entre la réalité,
la perception qu'en a l'esprit humain et la langue

Il est bien entendu qu'aucun des éléments de cette structure ne peut exister indépendamment des autres. L'antériorité des universaux et des catégories sémantiques est logique et non chronologique. Elle est cependant réelle et elle seule permet de comprendre clairement l'ensemble du processus grâce auquel une réalité sociale donnée peut être exprimée par le langage.

Annexe

[Retour à la table des matières](#)

Les phonèmes du français standard. (L'alphabet phonétique permet de transcrire chaque phonème par un signe unique.)

Voyelles :

Alphabet phonétique :	Exemples :	Alphabet phonétique :	Exemples :
a	ma <u>a</u>	Ø	fe <u>u</u>
ɑ	â <u>me</u>	œ	oe <u>uv</u> re
ɔ	mo <u>r</u> t	y	l <u>u</u>
o	po <u>t</u>	u	mo <u>u</u>
e	é <u>té</u>	ã	da <u>ns</u>
œ	mè <u>re</u>	€	pa <u>in</u>
ɔ̃	pe <u>ti</u> t	5	o <u>n</u>
i	am <u>i</u>	œ	u <u>n</u>

Consonnes :

Alphabet phonétique :	Exemples :	Alphabet phonétique :	Exemples :
P	pie <u>r</u> re	f	fa <u>i</u> m
b	bo <u>i</u> s	v	yo <u>u</u> s
t	to <u>u</u> t	f	cha <u>t</u>
d	de <u>n</u> t	3	jo <u>u</u> et
k	co <u>u</u>	s	so <u>i</u> r
ɣ	ga <u>r</u> e	z	oi <u>s</u> eau
m	ma <u>i</u> n	r	ri <u>e</u> n
n	no <u>n</u>	j	ay <u>e</u> z, seu <u>i</u> l
π	ag <u>ne</u> au	w	ou <u>i</u>
l	lo <u>n</u> g	μ	pu <u>i</u> s

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

Langue et société

GLEASON, H.A. (1969). *Introduction à la linguistique*. Paris, Larousse, 380 p.

PERROT, J. (1963). *La linguistique*. Paris, P.U.F. (Que sais-je ?), 136 p.

La diversité des langues

DAUZAT, A. (1953). *L'Europe linguistique*. Paris, Payot, 239 p.

MEILLET, A. et COHEN, M., (1952). *Les langues du monde*. Paris, CNRS, 811 p.

La phonologie

HOCKETT, C.F., (1958). *A Course in Modern Linguistics*. New York, MacMillan, 621 p.

TROUBETZKOY, N.S., (1949). *Principes de phonologie*. Paris, Klincksieck.

La grammaire

CHOMSKY, N., (1970). *Le langage et la pensée*. Paris, Payot (Petite bibliothèque), 147 p.

MARTINET, A., (1967). *Éléments de linguistique générale*. Paris, Colin, 217 p.

La sémantique

GUIRAUD, P., (1966). *La sémantique*. Paris, P.U.F. (Que sais-je ?), 128 p.

POTTIER, B., (1964). « Vers une sémantique moderne ». *Travaux de Linguistique et de Littérature*, Strasbourg, pp. 121-125.

Linguistique et anthropologie

Houis, M., (1968). « Langage et culture ». *Ethnologie générale*, Paris, Encyclopédie de la Pléiade, pp. 1393-1432.

SANTERRE, R., éd., (1974). *Linguistique et anthropologie*. Québec, Département d'anthropologie, Université Laval, 235 p.

La dualité signifiant/signifié

DE SAUSSURE, F., (1962). *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 331 p.

MOUNIN, G., (1968). *Ferdinand de Saussure*. Paris, Seghers, 191 p.

Jakobson et le langage des bébés

JAKOBSON, R. et HALLÉ, M., (1963). « Phonologie et phonétique ». *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, pp. 103-149.

MALSON, L., (1964). *Les enfants sauvages mythe et réalité*. Paris, 10/18, 247 p.

Lévi-Strauss et le structuralisme

LÉVI-STRAUSS, C., (1958a). « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie ». *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, pp. 37-62.

LÉVI-STRAUSS, C., (1958b). « Linguistique et anthropologie ». *Anthropologie structurale*. Paris, Plon, pp. 77-91.

Sapir et Whorf : la langue détermine la pensée

SAPIR, E., (1953). *Le langage*. Paris, Payot, 222 p.

WHORF, B.L., (1969). *Linguistique et anthropologie*. Paris, Denoël, 221 p.

Anthropologie linguistique

HYMES, D., éd., (1964). *Language in Culture and Society*. New York, Harper & Row, 764 p.

POTTIER, B., éd., (1970). *L'ethnolinguistique*. Revue *Langages*, no 18, 130 p.

La langue dans la société : sociolinguistique

COHEN, M., (1971). *Matériaux pour une sociologie du langage*. 2 vol. Paris, François Maspero (Petite collection), 179 et 169 p.

FISHMAN, J.A., éd., (1968). *Readings in the Sociology of Language*. La Haye, Mouton, 808 p.

La langue dans la culture : ethnolinguistique

CALAME-GRIAULE, G., (1965). *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogons*. Paris, Gallimard, 590 p.

ZAHAN, D., (1963). *La dialectique du verbe chez les Bambara*. Paris, 207 p.

Les catégories de la connaissance : ethnosémantique

BOUCHARD, S. et MAILHOT, J., (1973). « Structure du lexique : les animaux indiens ». *Recherches amérindiennes au Québec*, III-1-2, pp. 39-67.

TYLER, S.A., éd., (1969). *Cognitive Anthropology*. New York, Holt, Rinehart & Winston, 521 p.

Qu'est-ce que la langue ?

DUBOIS, J., (1962). *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*. Paris, Larousse.

SCHAFF, A., (1967). « Langage et réalité ». *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, pp. 153-175.